

La Page des Cartels N°6

Cher(e)s collègues,

Avec l'été qui arrive à grand pas, nous avons le plaisir de vous annoncer qu'une **après-midi inter-cartels** se tiendra à **Paris le 15 octobre 2022**, en présentiel, autour du thème des Journées Nationales, « **Qu'est-ce qu'on paye en psychanalyse ?** ».

A l'occasion de ces rencontres, les cartels « éphémères » seront invités à échanger sur les questions soulevées par le thème ainsi que sur ce qu'ils ont pu retirer de cette nouvelle modalité de travail pour la préparation des **Journées Nationales** qui auront lieu à **Paris le 26 et 27 novembre 2022**.

Pour rappel, ces cartels « éphémères » ont été nommés ainsi car ils se sont constitués pour travailler sur le thème des JN et à priori pour la durée correspondante mais rien n'empêche qu'ils se poursuivent si les membres le souhaitent. A ce sujet, pour celles et ceux qui le souhaitent, nous invitons à consulter *l'Addenda au catalogue des cartels* ayant circulé sur les listes réunissant tous les cartels qui se sont constitués pour ce travail préparatoire.

La commission des cartels

Nota bene : N'oubliez pas de nous signaler à l'aide de la fiche déclarative jointe toute création ou fin de cartel à l'adresse suivante epfcl.commission.cartels@gmail.com.

Brèves de cartel

Pour ce numéro, nous vous proposons six contributions comme autant de *variations* composées autour du thème du Rendez-vous International de l'IF-EPFCL, « **Traitement du corps dans l'époque et dans la psychanalyse** » qui aura lieu à **Buenos Aires du 29 juin au 3 juillet 2022**.

Vous en souhaitant bonne lecture.

Claire Garson

Le réel qui se confirme de la limite, de l'impossible à pénétrer, bien que loin du corps, a affaire avec tout le corps, faisant ainsi accord entre corps et langage. D'ailleurs, s'il n'y a pas de langage commun, c'est en tant qu'il y a une langue propre, portée par la jouissance enracinée dans le corps, jouissance qui ne parle pas. Dans le séminaire *Les non-dupes errent*, le 12 Mars 1974, Lacan s'étonne de ce que personne n'ait jamais énoncé quoi que ce soit qui pourrait définir ce qu'est un corps. La définition même d'un corps, dit-il, « c'est que ce soit une substance jouissante ». Il faut noter que si c'est le corps qui est substance, substance jouissante, il n'y a pas de substance du sujet, celui-ci n'étant que supposé à la chaîne qui se déploie dans le discours. Le sujet n'est pas un corps, il l'a. Il l'a « de l'on l'a, l'on l'a de l'air, l'on l'aire, de l'on l'a ». Ça se chante à l'occasion, en écho des marques de *lalangue* inscrites dans le corps.

Hugo Guillermic

« *Erre ici...* »

Si dans un premier temps c'est une question commune "De quel corps parle-t-on", qui nous a amené à faire Cartel, la lecture de *RSI*, plutôt que d'y répondre, a fait consister le trou dont il s'agissait dans cette formulation, transformée en "De quel trou s'agit-il ?". Imaginaire, Symbolique ou Réel. Le trou éprouvé à la lecture du séminaire, dont nous essayions d'appréhender les contours au plus près du texte, tout d'abord, pour ensuite essayer de lire entre les lignes, le trou même, espérant en sortir une quelconque trouvaille. Que nenni ! Ce qui s'est éprouvé dans le cartel, c'est la fuite du sens, " le point de fuite", incarnée dans la disposition même du groupe de travail. Chacun formant le contour du trou que nous bordions, nous y cherchions réponse, à tisser nos "résonnements", jusqu'à croire pouvoir témoigner dans une brève de cartel d'une "inexpérience" commune. L'éprouvé du cartel, c'est

l'impossible à combler ce trou par le sens, mais le décalage permettant d'en serrer un peu plus le Réel.

Valentin Jacob

« De quel corps on parle ? » c'est la question qui nous a regroupé autour du séminaire *RSI* afin de tenter de cerner ce qu'il pourrait être d'un réel, un imaginaire et un symbolique du corps. Au fil des leçons Lacan questionne un certain faire analytique : « qu'est-ce que, ce faire, de la psychanalyse ? » énonce-t-il¹. Une « monstration » lui est permise au travers du nœud borroméen. En essayant de se représenter le nœud, on sent bien qu'il y a quelque chose qui nous échappe. Cette monstration est force d'un effet de « tourne autour » : de passages autour des trous, en dessus-dessous les bords, les erres et les multiples coincements qu'on y trouve. C'est plus complexe mais semblable à l'impression que la figure du tore donne. Figure par laquelle Lacan qualifie d'ailleurs le corps : ce « tore-boyau ». Dès lors nous sommes passé à une autre question : « De quel trou on parle ? » Ce bougé me ramène à nos derniers échanges. Outre, le « tourne autour », il était question des moments d'errance lors de notre travail. J'essaye maintenant de tirer un enseignement de ces effets et il me semble qu'il me sera plus aisé d'accueillir ce « tourne autour » et d'autres fois l'errance sans lesquels il n'y a pas de nouage.

Hélène Jean

« Avec l'index, nous viendrons appuyer sur les cordes à proximité (c'est à dire pas trop loin).

Soit sur cette corde-ci (que nous appellerons la corde "si")

Soit sur cette corde-là (que nous appellerons donc la corde "mi") et

Nous obtiendrons les deux accords suivants : bling et blang!... »

Cette petite leçon de Bobby Lapointe m'a accompagnée tout le long de la lecture de *RSI*, particulièrement le long des passages qui m'étaient les plus ardues, où l'absence du sens laissait place à l'effet du texte logé dans l'interligne. Elle illustre pour moi aussi bien la matérialité du texte que les effets de mouvement de sa lecture à plusieurs : Aux rythmes de chacun, on

¹ J.Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, RSI*. (inédit) staferla.free



s'emmêle, on trébuche, on avance, on recule, on tourne en rond et on se prend les pieds dans la corde !

Nathalie Rollet

« *Lalangue* », langage, discours : Quels effets sur le corps ?

Je m'étais attachée finalement à lire sur la *Lalangue* avec l'aide des textes théoriques et de témoignages de Passes (Nicolas Bendrihen, Patricia Dahan, Sophie Rolland Manas) pour arriver, à la dernière séance du cartel, sur un récit poétique et graphique qui concerne l'exil (Atiq Rahimi). *Lalangue* est un dépôt de Réel qui peut être rencontré dans le décours de la cure. Car elle est attachée au symptôme par son versant de joui-sens et se dévoile dans l'entendu de la parole. Or, c'est d'une rencontre traumatique qu'un symptôme se constitue, soit un affect qui reste énigmatique au sujet : énigmatique c'est-à-dire, pour Lacan, une énonciation dont on ne connaît pas l'énoncé. *Lalangue* est une part du langage : la part qui échappe, la part qui indique que chacun a à faire avec la langue maternelle.

Pour devenir sujet, il s'agit de passer par la « *Dématernalisation* » de la langue : en se structurant en langue écrite qui obéit à des règles partagées, la langue maternelle se décomplète, le sujet se sépare. C'est de cela dont il s'agit lorsqu'on parle d'exil.

L'exil n'est pas l'exode, même s'ils peuvent se conjoindre dans l'histoire de celui qui part pour un autre lieu. L'exil du sujet c'est l'exil de la langue maternelle : une séparation. Mais les traces de *lalangue* qu'elle comporte resteront marquées, affectant le corps de ses « *effects* ».

De plus, en exode, on sauve (parfois) sa peau, dans le Réel. Le corps est déplacé, il sera entamé par l'exil. Atiq Rahimi en dit quelque chose : « Seule la marque des mots, décrivant mon exil, m'obsède. Et rien d'autre. L'absence du verbe. La solitude dans la langue. Voilà ! C'est ça ! Ce trait (la première lettre de l'alphabet Persan :) est la raie de ma solitude sur la page blanche. Il est le trope d'une absence à l'endroit où se croisent mon désir et ma solitude. L'absence de l'Autre, l'absence du corps de l'Autre ».

Ce qui fait de l'exil un exil du corps, ce sont les affects, la part de perte indicible et énigmatique qui est laissée derrière soi en laissant une blessure. Or, cette part perdue que l'écrivain fini par saisir dans ce tracé d'une lettre n'a-t-elle pas à voir avec la *lalangue* que le trajet d'une psychanalyse amène à cerner dans la lettre du symptôme ?



Christine Arnault

De la norme mâle à l'a-normal

Comment une personne peut-elle se sentir d'un genre qui n'est pas celui de son sexe anatomique, au point de devoir faire disparaître tout signe anatomique de son sexe génétique, voire de se suicider, tellement l'écart entre le corps réel et l'image mentale du corps est insupportable ? Telle est la question qui persiste depuis mes premières rencontres avec des personnes transgenres. La psychiatrie nomme cet écart insupportable entre le corps anatomique et le corps imaginé « dysphorie de genre ». Un trouble donc, qui pourrait se soigner, un écart qui pourrait se réduire, voire s'éradiquer, et ce notamment grâce à la chimie et à la chirurgie.

Je me disais que la psychanalyse pourrait s'intéresser à ces personnes, comme n'importe quelle personne en quête d'un savoir sur ce qui fait symptôme et qui frappe à la porte de l'analyste. Selon Paul B. Preciado, dans son intervention fracassante aux journées nationales de la Cause freudienne en 2019 : la psychanalyse est réactionnaire, elle défend une norme hétéropatriarcale qui discrimine – entre autres - les personnes transgenres.

La question pour moi n'est plus seulement « que peut la psychanalyse pour les personnes transgenres », mais « en quoi la transidentité vient-elle bousculer la psychanalyse et la pousser – peut-être - à une avancée épistémologique ? » Comment se construit ce corps imaginé, qui se dissocie de l'image du corps renvoyée par le miroir, par l'autre ? Quel est ce refus de l'Autre, de se ranger sous son signifiant unique (homme ou femme, exclusivement), ce refus du signifiant qui performe le genre, enferme les corps dans une caisse, une boîte et les fait taire ? Comment la question de l'être du langage se noue-t-elle au corps ? Comment cette assignation homme ou femme, avant même la naissance, se fondant sur la seule visibilité de l'organe génital (y-a-t-il un pénis ou pas) performe-t-elle les corps au point d'empêcher un « être » d'exister ?



ÉCOLE DE PSYCHANALYSE
DU FORUM DU
CHAMP LACANIEN - FRANCE